

Nous avons aimé...
nous vous proposons ...

quelques textes de Jean Tardieu

(1903 - 1995)

Ces textes sont extraits du recueil

L'accent grave et l'accent aigu

(1976-1983)

paru dans la collection «Poésie» aux éditions Gallimard en mars 2000 (première édition en 1986)

préface de Gérard Macé dont voici de brefs extraits :

«À l'âge de sept ou huit ans, je n'étais pas admis à entrer dans le salon, quand ma mère recevait ...» ... nous ne saurons pas si l'enfant qui devait plus tard signer Jean Tardieu s'est longtemps couché de bonne heure, mais nous savons dès lors d'où vient une blessure qui deviendra lézarde à travers tout l'édifice du langage, une ligne brisée qui court d'un livre à l'autre, bref le vide sonore qui s'entend dans la plupart des poèmes de Jean Tardieu, et qui en fait des dialogues de sourds. Car c'est au travers de plusieurs cloisons, et par l'intermédiaire d'un «tuyau acoustique», que l'enfant exilé peut saisir, sinon des paroles, du moins la musique des conversations : «Seul le timbre des voix montait jusqu'à moi : les intonations ronronnantes du visiteur alternaient avec le chantonnement aigu de la voix de ma mère : "ils ne disaient rien du tout, pensai-je au comble de la joie, ils font semblant de parler"».

L'oeuvre de Jean Tardieu, qui du langage donne à entendre avant tout l'air et la chanson, tend donc à prouver qu'on écrit selon l'écoute qu'on eut jadis, et que le silence n'est pas le même d'un écrivain à l'autre...

... Le poème seul permet parfois de réunir (mais sans effacer la contradiction) «les images qui chantent et les musiques muettes»... (le père de Tardieu était peintre, sa mère musicienne)...

... De tous les poètes de son temps, Tardieu est celui qui s'est le plus défié de la métaphore, ou du moins qui en a usé avec humour ou discrétion, pour nommer sans se payer de mots un petit nombre de réalités élémentaires, pour s'intéresser aux mots jusqu'à la trame.»

Autour de l'arbre immobile
l'ombre qui tourne
dessine sur le sol
le mouvement du jour.

C'est l'amorce
d'un cercle parfait
et tous les cercles se ressemblent

mais toutes les feuilles
sont différentes.

Le temps l'horloge

L'autre jour j'écoutais le temps
qui passait dans l'horloge.
Chaînes, battants et rouages
il faisait plus de bruit que cent
au clocher du village
et mon âme en était contente.

J'aime mieux le temps qu'il se montre
que s'il passe en nous sans bruit
comme un voleur dans la nuit.

La fin du poème

C'est la fin du poème. Épaisseur et transparence, lumière et misère - les jeux sont faits.

On avait commencé par la rime pour enfants. On avait cherché des ondes de choc dans d'autres rythmes. On avait gardé le silence, ensuite murmuré : on cherchait à se rapprocher du bruit que fait le coeur quand on s'endort ou du battement des portes quand le vent souffle. On croyait dire et on voulait se taire. Ou faire semblant de rire. On voulait surtout sortir de son corps, se répandre partout, grandir comme une ombre sur la montagne, sans se perdre, sans rien perdre.

Mais on avait compté sans la dispersion souveraine. Comment feindre et même oublier, quand nos débris sont jetés aux bêtes de l'espace, - qui sont, comme chacun sait, plus petites encore que tout ce qu'il est possible de concevoir. Le vertige secoue les miettes après le banquet.

quelques textes de Jean Tardieu

(suite de la page précédente)

Je me suis installé

Je me suis installé
pour y mourir
dans une image.

Une chambre étroite
et sa fenêtre
protégée
par de très vieux chênes-lièges.

Le chemin les cailloux les romarins
dévalent entre les rochers
jusqu'à la forêt
redevvenue sauvage
que termine l'altesse
d'un pin parasol
aux deux couleurs :
vert obscur pour amasser l'ombre
vert clair pour saluer le matin.

Quand je me penche
je vois à droite
sept rangs de collines violettes
et au bout de mon regard
des îles grecques
allongées, heureuses
sur une coupe brillante
qui n'en finit pas de s'éteindre
depuis que l'homme se débat
dans ses pensées.

Je ne veux pas m'en aller
Je ne partirai jamais.

Le vivant prolongé

(avec naturel.
Familièrement, comme ça)

Le mort qui est en moi
s'impatiente

Il tape dans sa caisse
à bras raccourcis
Il voudrait qu'on le montre
une dernière fois.

Quant au vivant
ça va pas mal merci

pour le moment.

Un chemin

Un chemin qui est un chemin
sans être un chemin
porte ce qui passe
et aussi ce qui ne passe pas

Ce qui passe est déjà passé
au moment où je le dis
Ce qui passera
je ne l'attends plus je ne l'atteins pas

Je tremble de nommer les choses
car chacune prend vie
et meurt à l'instant même
où je l'écris.

Moi-même je m'efface
comme les choses que je dis
dans un fort tumulte
de bruits, de cris.

Ce qui va et vient

D'où (lentement) vient ce qui vient ?
D'où émerge ce qui s'élève ?
D'où sort vivement ce qui veut,
ce qui veut être et veut être visible ?

J'assiste je ne sais pas
qui voit qui est vu qui gronde qui se tait
qui demeure qui se disperse
brille par ici s'éteint là-bas

Ce qui veut être
est-ce moi qui ne suis plus ?
Ce qui est tenu n'est pas entendu
Ce qui devait venir n'est pas venu
Ce peu de chose n'est rien.

Mais l'ombre et la lumière (que je connais bien)
tournent autour l'un de l'autre
formant au regard maints objets pleins
par exemple le silence d'une plante
par exemple le poids d'une pierre
ou un simple mouvement
qui va qui s'éloigne qui revient
pendant que je me tiens debout

Quelque fois je marche et ne dis rien.

Aucun lieu

Il n'y a
aucun lieu
ici
ni ailleurs.

Ici n'existe pas.
Ailleurs n'est pas.
Nous n'avons rien
à chercher
Attendre est vain.

Il faut habiter le temps
multiple,
lui ressembler.

Avec lui comme lui
sans m'arrêter
je passe
disant adieu
jour après jour
aux figures
que la nuit
vertigineuse
emporte.

